

doc
CA1
EA9
R127
FRE
1970
juillet

CANADA

PAGES DOCUMENTAIRES

DIVISION DE L'INFORMATION
MINISTÈRE DES AFFAIRES EXTÉRIEURES
OTTAWA - CANADA

Dept. of External Affairs
Min. des Affaires extérieures

AUG 1998

RETURN TO DEPARTMENTAL LIBRARY
RETOURNER À LA BIBLIOTHÈQUE DU MINISTÈRE

N° 127
(Juillet 1970)

STEPHEN LEACOCK

par David M. Legate auteur de
Stephen Leacock: A Biography

Parce que le ridicule a toujours fait partie de la nature humaine, Stephen Leacock est un humoriste qui est de tous les temps. Le centenaire de sa naissance, que l'on célèbre, consacre la persistance de certaines de ses oeuvres. Si l'on reconnaît enfin aujourd'hui ouvertement qu'il n'a jamais fait merveille en économie politique, la vente continue de ses oeuvres humoristiques atteste la place permanente qu'il occupe dans ce genre de littérature. L'intérêt qu'on lui porte ne s'arrête à aucune frontière. Certains de ses ouvrages font partie du programme obligatoire de littérature dans les lycées de Moscou; les autorités de Pékin le citent souvent; et bon nombre de ses 35 recueils amusants ont été traduits en 17 langues.

Cet homme, à la personnalité quelque peu complexe, naquit le 30 décembre 1869 dans le village de Swanmore, dans le Hampshire, en Angleterre. Pendant des années, il fut incapable de se mettre dans la tête ce détail de son état civil et jusqu'à un âge très avancé il crut vraiment qu'il était né à Swanmore, dans l'île de Wight. Cette confusion pourrait s'expliquer du fait que c'est là que son grand-père avait vu le jour et que ses ancêtres avaient fait fortune dans le commerce des vins en Grande-Bretagne, grâce à des vignobles de Madère dont ils furent propriétaires pendant un siècle.

Peter, le père de Stephen, était un bon vivant; à dix-huit ans, il s'enfuit avec la descendante d'une vieille famille d'ecclésiastiques anglicans et d'universitaires distingués. Agnès Butler, de quatre ans son aînée, devait, par la suite, avoir une influence considérable sur leur progéniture commune de 11 garçons et filles.

Dès le début du mariage, le père de Peter, qui désapprouvait vivement le manque total d'ardeur au travail de son fils, décida de lui infliger un traitement qui se pratiquait alors beaucoup dans les riches familles victorienne de l'époque. Il envoya le jeune couple s'installer dans une propriété agricole qu'il avait fait acheter dans ce but en Afrique du Sud. Peter se révéla un bien piètre fermier et réapparut bientôt sur le seuil de la maison paternelle. Mais M. Leacock, père, était un homme résolu; il renvoya son fils tenter sa chance dans une ferme du Kansas, où il ne réussit pas mieux. Il revint bientôt dans l'île de Wight. Après quelque temps, que Peter passa comme

53956235

domestique un peu partout dans le sud de l'Angleterre (époque à laquelle Stephen entraînait en scène), son père prit une nouvelle décision. Il enverrait Peter et sa famille au Canada s'installer sur une terre de 100 acres qu'il avait achetée près du lac Simcoe, en Ontario.

Le jeune Stephen détestait de tout son cœur cette période de sa jeunesse, passée au fond des bois, et, beaucoup plus tard, la décrivit avec force détails dans ses œuvres. Visiblement incapable d'accomplir les tâches que lui imposait l'exploitation d'une ferme, Peter ne tarda pas à vendre une partie du matériel agricole et du bétail qu'il possédait et, espérant faire fortune, s'en fut à Winnipeg au moment du boom de 1880. Il en revint sans le sou, découragé, et buveur invétéré; il ne fut pas long à abandonner définitivement sa famille. Il s'installa en Nouvelle-Écosse sous un nom d'emprunt et prit une concubine.

C'est alors qu'Agnès Leacock commença à révéler la trempe de son caractère. Bien que la situation familiale à la ferme fût de plus en plus précaire, elle prit sur elle d'assurer à ses enfants une bonne éducation, qu'elle entreprit elle-même à la maison; elle les envoya par la suite à "la petite école rouge" et, plus tard, trois de ses garçons, dont Stephen, purent continuer leurs études à *Upper Canada College*. Elle y réussit grâce à de petits héritages qui lui parvinrent de temps à autre des deux familles de Grande-Bretagne.

Pour Stephen, les années qu'il passa à *Upper Canada* lui permirent de mettre au jour sa vraie valeur. Il manifesta de réelles aptitudes pour l'étude des humanités et des langues modernes, remporta prix sur prix, et, en dernière année, se plaça au premier rang de sa classe. Pendant toutes ses études, cependant, il demeura parfaitement conscient de ses responsabilités de chef de famille puisque ses frères aînés avaient, eux aussi, quitté la maison pour tenter l'aventure de l'Ouest. Il lui fallut donc gagner de l'argent et, pour ce faire, il fréquenta une école normale et obtint plus tard un poste d'instructeur dans une école secondaire. Il allait, beaucoup plus tard, rappeler combien il avait détesté cette période de sa carrière.

Puis, son ancienne école, *Upper Canada College*, vint à son secours et l'engagea comme maître assistant en langues vivantes. Cet emploi ne lui plaisait pas plus que le précédent mais il lui donna l'occasion d'étudier en même temps en vue d'obtenir son baccalauréat ès arts à l'Université de Toronto. En outre, il n'avait pas perdu l'habitude de se lever tous les matins à cinq heures, et c'est à ce moment-là de la journée que, par souci de formation personnelle, il étudiait l'économie politique. Il consacrait ses soirées à écrire des petits essais amusants qu'il vendait ensuite à des revues ou des journaux pour des sommes aussi princières que \$2 à \$5 chacun.

Leacock avait maintenant acquis assez de métier comme enseignant pour se considérer capable de faire partie, avec succès, du corps professoral d'une université. Il se rendait également compte qu'il devrait posséder un doctorat. Grâce à un emprunt et aux maigres économies qu'il avait pu faire, il partit pour l'Université, nouvellement créée, de Chicago, où il voulait obtenir un doctorat en économie politique. Sa toute jeune femme, Beatrix Hamilton, fille d'une famille connue de Toronto, l'accompagnait.

En lui offrant un poste de chargé de cours pour un semestre, l'Université McGill de Montréal permit à ce professeur, âgé de trente ans, de terminer sa thèse de doctorat de l'Université de Chicago. En conséquence, sa thèse finie, Leacock entra à la Faculté des Arts de l'Université McGill comme professeur adjoint d'histoire et d'économie politique. Peu de temps après, on lui accordait une année de congé pendant laquelle il fit le tour de l'Empire et donna des conférences dans cinq pays pour le compte de la Fondation Cecil Rhodes. A son retour, il fut non seulement promu professeur titulaire mais on lui accorda également la direction du département d'économie et de science politiques de l'Université.

Dès qu'il cessa d'enseigner à des enfants, besogne qu'il considérait comme une corvée et qui l'obligeait à rencontrer des parents chouchouteurs, pour pénétrer dans l'atmosphère détendue qui régnait entre les vieux murs de l'Université, il prit goût à cette vie. Leacock ne se préoccupait pas du maigre revenu qu'il en tirait. Il écrivit un manuel intitulé *Elements of Political Science*, qu'adoptèrent bientôt de nombreux collèges américains et, par la suite, des enseignants dans le monde entier. Pour lui, malgré tout, ce genre d'écrits devait rester au deuxième plan de ses devoirs d'universitaire. Du moins, le pensait-il.

Un soir, à la fin de l'année 1909, entrant dans son petit appartement montréalais, il trouva sa femme et son jeune frère George (plus spirituel encore que Stephen, disait-on, et dont celui-ci s'appropriera plus tard les histoires) en train de relire ses vieux albums du temps où il allait à *Upper Canada College*, qui contenaient des coupures de pastiches que Stephen avait fait publier une bonne dizaine d'années auparavant. Tous deux pressèrent Stephen de songer à les réunir en un volume pour les faire publier. Des amis lui conseillèrent, au contraire, de n'en rien faire, croyant qu'une telle initiative pourrait nuire à sa carrière professorale.

Après avoir consulté un imprimeur de Montréal, la décision fut prise de publier un court volume intitulé *Literary Lapses*¹ et de l'offrir en vente au public pour la somme de 35 cents. En mai 1910, six semaines après la parution de ce modeste ouvrage, l'éditeur britannique bien connu, John Lane, qui se trouvait en voyage, s'arrêta à Montréal en route vers l'Angleterre. Il s'en alla flâner dans une petite librairie de la ville à la recherche de reliures anciennes et y acheta un exemplaire de ces *Histoires humoristiques* pour passer le temps au cours de la traversée en bateau. A peine arrivé à Londres, Lane adressa un télégramme à Leacock pour s'assurer les droits de reproduction de la collection pour l'Angleterre. Un contrat fut signé sur-le-champ, et presque aussitôt, Leacock vit sa réputation s'étendre au monde entier. On le considérait déjà comme le successeur de Mark Twain, qui venait de disparaître. Il reçut des deux côtés de l'Atlantique des demandes de nombreux journaux et revues, sollicitant des oeuvres de sa plume.

Leacock n'avait jamais rêvé de devenir écrivain de profession, et encore moins écrivain humoriste. Mais il s'attela à la tâche que réclamait une demande aussi soudaine. Dans les douze mois qui suivirent, il fit publier

1 Traduit en français sous le titre de *Histoires humoristiques*.

Nonsense Novels, ouvrage qui reprenait des thèmes populaires des romans de l'époque, et dont le succès ne se fit pas attendre.

L'accueil réservé à cet ouvrage, dont les réimpressions se succédèrent à un rythme rapide, posait un problème. En supposant que ses deux succès presque instantanés n'étaient pas que du vent, qu'y avait-il à faire? Abandonner son poste déjà bien stable à McGill et vendre de l'humour? Ou bien, d'une manière ou d'une autre, combiner les deux occupations? Il opta pour la seconde solution. En l'occurrence, l'une venait à la rescousse de l'autre, sur le plan philosophique comme sur le plan financier.

Leacock avait quarante ans lorsque, du jour au lendemain, il se fit reconnaître comme écrivain spirituel. Il résolut donc de jouer sérieusement le jeu de faire rire les autres. Les pastiches et les satires par petites touches jaillirent de sa plume et se vendirent comme des petits pains. Il conçut l'idée de produire tous les ans un volume de nouvelles et, à deux exceptions près, il y réussit jusqu'à la fin de sa vie.

En 1912, Leacock écrivit, sur la commande de Sir Hugh Graham (qui devint plus tard Lord Atholstan), propriétaire du *Montreal Star*, une série d'esquisses littéraires sur un thème canadien. Celles-ci, publiées en feuilleton tous les samedis pendant plusieurs mois, portaient le titre de *Sunshine Sketches of a Little Town*. Ce portrait des habitants d'une petite ville (aussi bien canadienne qu'américaine, soit dit en passant) et de leurs moeurs ne présentait que peu de traits inventés de toutes pièces. Leacock n'a peut-être pas été un écrivain créateur au sens le plus étendu du terme, mais c'était un observateur pénétrant de tous les instants de la vie courante. Pendant très longtemps il avait observé ses concitoyens d'Orillia, en Ontario (où la famille Leacock passait ses étés depuis le début du siècle). Ses esquisses ne les épargnaient pas malgré son insistance à répéter qu'il n'était animé que d'une grande sympathie envers eux. Après avoir connu le succès dans le *Star*, ces esquisses furent réunies en un volume. Malgré les ennemis que lui valut cette satire, le monde allait dorénavant devenir son creuset. Leacock a toujours prétendu que le but qu'il avait poursuivi en écrivant cette oeuvre, et qui était en fait son but littéraire en général, était de faire de l'humour bienveillant. L'acuité de sa satire démentait ce propos.

L'année suivante il publia l'une de ses collections de nouvelles les plus appréciées du public, sous le titre de la première, *Behind the Beyond*, sorte de saynète dont il fut tiré plus tard une pièce de théâtre à succès. Le volume contenait aussi l'une des parodies les plus réussies qu'il ait jamais imaginées, *Homer and Humbug*, dans laquelle il disait son scepticisme au sujet des humanités et de ceux qui les enseignent. Il disait de ces derniers: "A mon avis, certains d'entre eux auraient été ce qu'ils sont quoi qu'ils aient pu être". Et pourtant, il était lui-même humaniste de la plus belle eau.

Leacock ne fut pas long à reconnaître qu'il n'entrait pas dans ses capacités de machiner une intrigue ou de soutenir le rythme d'un long récit, mais il se plaisait à croire qu'il était capable de créer des personnages. C'est ainsi qu'il régla son compte à l'hypothèse (qui persiste néanmoins) selon laquelle il avait l'étoffe d'un romancier. Les deux seuls ouvrages humoristiques qui parviennent presque à présenter une unité d'ensemble sont les

En 1921, lorsque Leacock entreprit une tournée de conférences en Grande-Bretagne, sa carrière était à son zénith. On avait, à faux, acclamé en lui un nouveau Mark Twain; en fait, la seule véritable ressemblance entre les deux humoristes était leur productivité. Après les *Arcadian Adventures*, Leacock continua de publier régulièrement tous les ans; mentionnons, entre autres ouvrages *Moonbeams from the Larger Lunacy*, *Further Foolishness*, *Frenzied Fiction*, *The Hohenzollerns in America*, et *Winsome Winnie* (tous des collections de nouvelles). Pour l'année 1923, ses droits d'auteur atteignirent \$40,000, ce qui à l'époque était considéré comme une somme astronomique pour ce seul moyen d'expression.

Ses visites en Angleterre augmentèrent davantage sa renommée et, de retour au Canada il publia *My Discovery of England*. Dans ce livre il relatait sa visite à Oxford, et exposait sous forme d'essai ses idées en matière d'enseignement supérieur; cet écrit devint par la suite l'une de ses compositions les plus connues. Pour lui, l'université était comme un caravansérail indispensable sur le parcours d'un pèlerinage long et pénible, et il la décrivit plus tard dans un passage lui aussi souvent cité:

"Si je devais fonder une université, et je le dis avec tout le sérieux dont je suis capable (ça, ce n'est pas banal!), je commencerais par installer un fumoir; puis, quand j'aurais un peu plus d'argent en mains, j'aménagerais un dortoir; et ensuite, en guise de complément approprié, j'ajouterais une salle de lecture convenable et une bibliothèque. Après toutes ces installations, si j'avais encore de l'argent à dépenser, j'engagerais un professeur et j'achèterais des manuels."

Bien en avance sur son temps, il reconnaissait les faiblesses du système des examens écrits; il désapprouvait le fait de produire en série des diplômes d'université; il n'admettait pas le ton impersonnel qui s'infiltrait dans l'art de l'enseignement. Et il s'élevait fortement contre les femmes qui se lançaient dans les études supérieures. "Je suis bien d'accord, disait-il, pour qu'on donne aux femmes le goût des lettres, mais ces singulières créatures vont tout simplement finir par se retrouver au pied de l'autel, et elles le savent fort bien, alors pourquoi gaspiller de l'espace, du temps et de l'argent à les former en vue de telle ou telle profession?"

Comme bon nombre d'humoristes, avant et après lui, Leacock était avant tout un mélancolique. Sous des dehors moqueurs il avait été, depuis son enfance, la victime du destin. Son père, indifférent au sort de sa famille, avait abandonné sa femme et ses onze enfants. Vers le milieu des années 1920, sa femme était morte du cancer. Son seul fils avait souffert d'un arrêt de croissance physique. Pendant des années, Leacock se consacra à des campagnes de lutte contre le cancer, recueillant des fonds et en donnant lui-même à cette cause.

Comme si ces épreuves n'étaient pas suffisantes, la grande dépression vint ajouter à son infortune. Mais contrairement à une rumeur qui courait obstinément à l'époque, Leacock n'y "perdit pas sa chemise", comme tant d'autres. Cependant, la misère générale créée par les conditions dans lesquelles l'écono-

mie se trouvait, marqua son oeuvre. Des ouvrages tels que *The Iron Man and the Tin Woman* et *Wet Wit and Dry Humor* laissaient transpercer un abattement qui se voulait encore spirituel. Il semblait en effet que son sens spontané du comique l'avait déserté.

Cependant, lorsqu'il entreprit d'écrire des oeuvres plus sérieuses, le style de Leacock révéla une maturité d'expression qui ne s'était montrée jusque-là que par accès. Il écrivit une critique de Mark Twain, une biographie de Charles Dickens et une étude intitulée *Lincoln Frees the Slaves*. Il ne cessait de proclamer sa foi profonde dans l'avenir de l'Empire britannique. Un de ses collègues devait écrire un jour: "C'est lui qui, avant Winston Churchill, a sauvé l'Empire britannique tous les lundis, mercredis et vendredis à quinze heures dans la pièce 30".

L'une de ses compositions les plus émouvantes lui a été inspirée par la mort, en 1933, du général Sir Arthur Currie, principal et vice-chancelier de McGill pendant 13 ans et l'un des plus grands soldats que le Canada ait connus. Currie avait été autrefois l'élève de Leacock dans une petite école de village en Ontario, et des dizaines d'années plus tard, à l'université, ils étaient devenus grands amis. Ils avaient la même aversion profonde pour les abus de pouvoir, la cupidité, la cruauté et la déloyauté.

Si, comme on l'a déjà fait remarquer, Leacock n'était pas un brillant économiste, certaines de ces idées, dans ce domaine, n'en étaient pas moins avancées sur son temps. Dans son ouvrage intitulé *The Unsolved Riddle of Social Justice* (1920), il constatait la nécessité urgente d'instaurer un régime de sécurité sociale, des lois assurant un salaire minimum et une législation garantissant la réduction des heures de travail. En même temps, il rejetait sans merci le socialisme sous toutes ses formes. Son attitude se résumait ainsi: "Je crois que n'importe quel gouvernement est bon dès qu'il a affaire à des citoyens modèles. Donnez-moi une population d'anges et un commonwealth socialiste fonctionnera à la perfection."

En regardant en arrière, il peut sembler pour le moins naïf que le fait d'abandonner son poste de professeur pour une mise à la retraite forcée ait rempli Leacock d'amertume. Au début de 1935, il avait fait circuler sous le manteau une brochure dans laquelle il disait qu'il avait trouvé une solution à la crise financière dans laquelle l'université se débattait alors. Entre autres idées, il proposait que les membres du personnel qui avaient déjà une longue carrière derrière eux soient mis à la retraite pour laisser la place à des plus jeunes. Quelques mois plus tard, lorsqu'il apprit, en même temps que douze autres collègues, sa propre mise à la retraite, il lança des protestations furieuses qui ne cessèrent jamais tout à fait.

Pour prouver qu'il n'était pas "aussi sénile que le Conseil des gouverneurs de McGill semblait le croire", Leacock se mit séance tenante à accélérer de façon affolante l'allure à laquelle il produisait ses oeuvres. Il continua d'envoyer des articles à l'*Encyclopaedia Britannica* ("j'aurais mieux aimé écrire *Alice aux pays des merveilles* que toute l'*Encyclopaedia Britannica*" disait-il un jour). Ses pièces comiques prirent une fraîcheur qu'on ne leur avait pas vue depuis longtemps. Il s'attaqua à toutes sortes de problèmes, nationaux et internationaux, discutant de la confusion qui régnait dans le monde au sujet de l'or, de la situation du travail pendant la dépression, de l'émigration, et des liens entre le Canada et la monarchie britannique.

Sunshine Sketches et, en 1914, les *Arcadian Adventures with the Idle Rich*. Cette dernière oeuvre fait certainement ressortir l'ironie la plus caustique dont il ait été capable, s'attaquant à la grande ville de la même manière que les *Sunshine Sketches* avaient ridiculisé le petit village. Les *Arcadian Adventures* ne réussirent pourtant pas à intéresser un bien grand public en dépit des efforts de leur auteur à faire porter ses sarcasmes sur une métropole américaine tout à fait imaginaire. En vérité, c'était Montréal qu'il visait particulièrement, s'attaquant à la corruption dans les affaires publiques, dénonçant les faux semblants de la ferveur religieuse et déplorant les aspects superficiels de l'enseignement. Il ne cachait à personne ses préférences pour l'élite des riches. Il se plaisait en leur compagnie ("parce que j'aime la source de leur plaisir"), était un conservateur intransigeant et montrait pourtant une préoccupation sincère au sujet de la mauvaise répartition des richesses dans la société moderne. Sans aller jusqu'à recommander le socialisme (dont le seule évocation le faisait frémir d'horreur) il entreprenait régulièrement de proposer des mesures de redressement de l'économie.

Il est rare aujourd'hui d'entendre quelqu'un défendre Leacock l'économiste. Dans ce domaine, il n'est jamais parvenu à se maintenir à la page. Mais son sens inné de l'histoire en fit un très grand érudit en science politique et un professeur exaltant. En fait, c'est dans l'histoire qu'il puisait sa vraie supériorité. En 1914, il produisit par exemple *The Dawn of Canadian History*, *Adventures of the Far North*, *The Mariner of St. Malo*. Vers la fin de sa vie, il écrivit aussi *Montreal, Seaport and City* et l'histoire vivante et fidèle de son pays d'adoption: *Canada: The Foundations of its Future*. Ce magnifique volume, écrit sur la commande de la Maison Seagram, était rehaussé par les illustrations de plusieurs peintres canadiens célèbres.

Ce travailleur infatigable, (il se levait toujours à cinq heures du matin, comme à l'époque de sa jeunesse à la ferme), assumait toutes sortes de responsabilités en dehors des cadres de la faculté, sans pour cela négliger ses obligations d'enseignant, et en particulier, il accepta de faire de nombreuses conférences publiques. Il y eut une époque où il se mêla activement de politique. Lors de l'élection en rapport avec la question de la réciprocité en 1911, il harangua les foules du haut des tribunes de deux circonscriptions différentes au nom de deux candidats conservateurs, qui furent élus l'un et l'autre. Il fut en outre le principal propagandiste des conservateurs tout au long de la campagne. Dans les années 1930, le premier ministre d'alors, M. R.B. Bennett, conjura Leacock de présenter sa candidature comme député, mais le professeur déclina poliment son offre.

Que cela lui plût ou non (il affirmait que non) Leacock était une personnalité publique fort recherchée. Deux ans de suite pendant la Première Guerre mondiale, il parcourut les États-Unis et le Canada, faisant valoir la cause du Fonds de secours de Belgique. Le succès qu'il connut dans cette entreprise contribua en grande partie à façonner son avenir, car la plateforme de l'orateur lui apparut alors aussi intéressante du point de vue pécuniaire qu'utile comme moyen de mesurer le goût du public en matière d'humour. Les trucs qu'il mit au point au cours de ces harangues, il les transposa et les adapta à ses cours, enrichissant ainsi sa technique d'enseignement.

Peu de temps après avoir été nommé professeur honoraire malgré ses protestations, Leacock se tourna vers l'Ouest canadien. Pour être plus précis, il convient de mentionner que certains de ses amis influents du monde des affaires et de l'industrie le pressaient d'aller dans l'Ouest afin de parler et d'écrire au sujet de la situation économique qui régnait dans cette région et de certains mouvements politiques. Cette tournée triomphale, dont il sortit presque complètement épuisé, lui inspira *My Discovery of The West*, ouvrage plein d'humour qui contribua pour une bonne part à renseigner les habitants du Centre et de l'Est du Canada sur leurs compatriotes de l'Ouest. Ce livre lui valut le premier prix littéraire du pays, le prix du Gouverneur général. Presque au même moment, il reçut la récompense la plus élevée accordée par la Société royale du Canada, soit la médaille Lorne Pierce.

Pendant ce temps, sa production d'oeuvres humoristiques ne se ralentissait pas. *Funny Pieces*, *Model Memoirs*, *Too Much College* (dont une bonne partie traitait de sa philosophie de l'éducation) *Laugh Parade*, *Hellements of Hickonomics*, qu'il considérait comme sa meilleure oeuvre humoristique, bien que très peu de gens aient été d'accord avec lui sur ce point), et *My Remarkable Uncle* sont les titres qui parurent tous après sa carrière à McGill. Pendant plus d'un demi-siècle, il n'avait pas accordé une seule pensée à l'un de ses oncles qui avait fait sur lui une impression formidable lorsqu'il était enfant. Ce n'est qu'en 1941, lorsque le *Reader's Digest* demanda à Leacock d'écrire un article pour une série intitulée "L'être le plus extraordinaire que j'aie rencontré" qu'il consacra E.P. Leacock par écrit. Cet oncle était un type d'homme étonnant, qui vivait bien au-dessus de ses moyens, devint du jour au lendemain une personnalité politique dans l'Ouest du Canada, se nomma président d'une compagnie de chemin de fer imaginaire, et charma sa vie durant, tous ceux qui l'approchèrent. En fait, on pouvait déceler en Stephen certaines des qualités d'"E.P."

Au cours des années 1930, on pressa Leacock de coucher sur papier ses théories sur l'art d'écrire en général et sur l'humour en particulier. Ses deux ouvrages: *Humor: Its Theory and Technique* et *Humor and Humanity* firent ressortir la nécessité de la bienveillance dans l'expression humoristique.

"...l'humour va son chemin, passant de la vulgarité basse à une grande finesse, de la cruauté à la plaisanterie grossière, de la plaisanterie grossière au bel esprit, du bel esprit à l'humour de caractère élevé et plus haut encore, au sommet, à l'humour de la vie elle-même. Là, les larmes et le rire se rejoignent et notre petite vie absurde et inutile s'épanouit dans un sourire."

Il y a là un soupçon de Shakespeare et, comme ce dernier, Leacock n'a pas été sans offrir de contradictions. On ne peut pas prétendre que ses *Sunshine Sketches* aient été totalement exempts de malice. Il a pu se montrer sans merci, comme dans les *Arcadian Adventures*; outrageant, comme dans *My Discovery of England* où il révélait son attitude à l'égard des femmes; plein de complaisance lorsqu'il parlait des humanités et des professeurs qui les enseignaient.

Il était cependant sûr d'une chose: "L'humour n'est pas le plus bas palier de la littérature; il se situe près des sommets les plus élevés." A maintes reprises il a déploré amèrement la tendance des universitaires et du grand public à considérer l'humoriste comme un personnage solitaire et souvent minable, sis à la lisière de la littérature véritable. En réalité, il avait un sentiment d'infériorité envers son genre d'humour.

Stephen Leacock consacra les deux dernières années de sa vie à faire l'ébauche de ce qui devait constituer son autobiographie, à laquelle il avait fréquemment pensé et qu'il avait tout aussi fréquemment remise à plus tard. En fin de compte, il ne réussit à écrire que quatre chapitres, sans forme précise et sur un ton de bavardage. Ceux-ci, *The Boy I Left Behind Me*, furent publiés à titre posthume. Cet ouvrage est aujourd'hui épuisé. Il avait en outre réussi à rassembler les éléments d'un autre volume, *Last Leaves*, qu'il avait demandé à sa nièce, Mme Roland Nimmo, de faire paraître après sa mort. Comme Barbara Ulrichsen, Mme Nimmo fut pendant dix ans la secrétaire, l'administrateur, le conseiller et la châtelaine de son oncle après la mort de Mme Leacock. *Last Leaves*, qui sortit des presses en 1945, comportait une préface écrite par Mme Nimmo, dans laquelle on sentait de la nostalgie, et qui atteignait parfois à une émotion profonde.

Vers la fin de 1943 Stephen Leacock tomba malade. Quelques semaines suffirent à diagnostiquer le cancer de la gorge et on le transporta de sa maison de campagne située à Old Brewery Bay, à Toronto. C'est dans un hôpital de cette ville qu'il mourut le 28 mars 1944. Après l'incinération de son corps à Toronto, on enterra ses cendres dans le caveau de famille, au cimetière St. George, à Sibbald's Point, non loin des lieux où il avait passé son enfance et à un jet de pierre d'Orillia, dont il avait fait le centre de ses *Sunshine Sketches*.

Malgré la guerre et à la veille de l'invasion par les Alliés de l'Europe fortifiée d'Hitler, les journaux du monde entier trouvèrent l'espace nécessaire pour rendre hommage à l'humoriste canadien, génie de la parodie et de la satire, dont le sens exubérant du ridicule permettait à l'humanité troublée de continuer à rire. Parmi la légion de ses admirateurs, il y avait aussi ceux qui avaient connu de lui un autre visage, celui du grand humaniste, du professeur qui sut, pendant plus de trente ans, passionner ses élèves par son enseignement, encourageant la liberté de la recherche, et trouvant le moyen d'y ajouter la bonne humeur.

Distinctions honorifiques:

Cinq universités ont conféré des grades honorifiques à Stephen Leacock: McGill, Brown, Dartmouth, Queen's et Toronto.

En 1935 lui a été décernée la médaille Mark Twain, offerte par la *International Mark Twain Society*.

En 1937, il a obtenu la médaille Lorne Pierce de la Société royale du Canada.

En 1938, Lord Tweedsmuir (l'auteur John Buchan) remit à Leacock le Prix du Gouverneur général pour son livre *My Discovery of the West*.

Monuments commémoratifs:

- 1) Perpétuant la mémoire de l'humaniste, du professeur et de l'humoriste, l'édifice Stephen Leacock, d'une hauteur de huit étages, consacré aux humanités et aux sciences sociales, a été inauguré le 7 octobre 1965 à l'Université McGill en présence du major général Georges Vanier, gouverneur général du Canada.
 - 2) La salle Leacock, située dans la bibliothèque McLennan à l'Université McGill, contient entre autres souvenirs à sa mémoire, des manuscrits originaux de l'auteur et la série complète des premières éditions de ses oeuvres.
 - 3) La Bibliothèque Lénine, à Moscou, possède la série complète, en quarante volumes et en langue anglaise, des oeuvres de Leacock, imprimée en Union soviétique.
 - 4) Le 5 juillet 1958, le Gouvernement canadien déclarait site historique national le domaine de Stephen Leacock à Old Brewery Bay, près d'Orillia. La propriété a pris le nom de *Stephen Leacock Memorial Home*; elle est conservée et entretenue par un comité de huit membres élus tous les ans par la ville d'Orillia. Le premier comité, en grande partie responsable de la mise sur pied de cette Maison a été rebaptisé le *Stephen Leacock Associates*. Ses membres se recrutent parmi les admirateurs de Leacock à travers le Canada, les États-Unis et la Grande-Bretagne. Les Associés supervisent l'attribution de la Médaille de l'humour Leacock, frappée en 1947 et offerte tous les ans lors d'un dîner qui se tient au mois de juin à Orillia.
 - 5) A l'occasion du centenaire de la naissance de Leacock, les postes canadiennes ont émis en novembre 1969, un time commémoratif spécial de six cents.
 - 6) Le 9 mai 1970, par l'intermédiaire du Comité du centenaire Stephen Leacock, le Gouvernement de l'Ontario a organisé une cérémonie commémorative à Swanmore, dans le Hampshire, en Angleterre, au cours de laquelle on a dévoilé une plaque sur la façade de la maison où Leacock a vu le jour.
-

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES HUMORISTIQUES

- Literary Lapses (1910)
Nonsense Novels (1911)
Sunshine Sketches of a Little Town (1912)
Behind the Beyond (1913)
Arcadian Adventures with the Idle Rich (1914)
Moonbeams from the Larger Lunacy (1915)
Further Foolishness (1916)
Frenzied Fiction (1918)
The Hohenzollerns in America (1919)
Winsome Winnie (1920)
My Discovery of England (1922)
College Days (1923)
Over the Footlights (1923)
The Garden of Folly (1924)
Winnowed Wisdom (1926)
Short Circuits (1928)
The Iron Man and the Tin Woman (1929)
Laugh with Leacock (anthologie - 1930)
Wet Wit and Dry Humor (1931)
Afternoons in Utopia (1932)
The Dry Pickwick (1932)
Hellements of Hickonomics (1936)
Funny Pieces (1937)

OUVRAGES HUMORISTIQUES (suite)

- Model Memoirs (1938)
Too Much College (1939)
Laugh Parade (anthologie - 1940)
My Remarkable Uncle (1942)

OUVRAGES SÉRIEUX

- Elements of Political Science (1906)
Baldwin, Lafontaine, Hincks: Responsible Government (1907)
The Dawn of Canadian History; Adventures of the Far North;
The Mariner of St. Malo (dans la série Chronicles of Canada - 1914)
Essays and Literary Studies (1916)
The Unsolved Riddle of Social Justice (1920)
The Work of the University (1926)
Economic Prosperity in the British Empire (1930)
Lahontain's Voyages (1932)
Mark Twain (1932)
Charles Dickens: His Life and Work (1933)
The Greatest Pages of Charles Dickens (1934)
Lincoln Frees the Slaves (1934)
Humor: Its Theory and Technique (1935)
The Gathering Financial Crisis in Canada (monographie - 1936)
The Greatest Pages of American Humor (1936)
My Discovery of the West (1937)
Humor and Humanity (1937)
All Right, Mr. Roosevelt (brochure - 1939)

OUVRAGES SÉRIEUX (suite)

Our British Empire (1940)

Canada, The Foundations of Its Future (1941)

Montreal, Seaport and City (1942)

Canada and the Sea (1944)

PUBLICATIONS POSTHUMES

The Leacock Roundabout (1945)

Last Leaves (1945)

The Boy I Left Behind Me (autobiographie inachevée - 1947)

OUVAGES SÉRIEUX (suite)

Canada and the Sea (1944)
Montreal, Seaport and City (1942)
Canada, The Foundations of Its Future (1941)
Our British Empire (1940)

PUBLICATIONS POSTHUMES

The Boy I Left Behind Me (autobiographie posthume 1947)
Last Leaves (1945)
The Leacock Roundabout (1942)

DOCS
CA1 EA9 R127 FRE
1970 juillet
Legate, David M., 1905-
Stephen Leacock
53956239

LIBRARY E A / BIBLIOTHÈQUE A E

3 5036 01063607 7

OEUVRES TRADUITES EN FRANCAIS

Anthologie des meilleurs humoristes anglais et américains.
Le rire dans le brouillard. Maurice Dekobra. Paris,
Flammarion (1927) 286 p., 18cm.

Comprend la traduction française des extraits des textes suivants:

Gertrude the Governess; Guido the Gimlet of Ghent;
A Romance of Chivalry; Memoirs of Marie Mushenough;
Soaked in Seaweed; or, Upset in the Ocean.

Les chefs-d'oeuvre du Sourire. Rassemblés et présentés
par Jacques Sternberg, Jacques Bergier et Alex Gralt.
Paris, Editions Planète, 1964.

Histoires humoristiques (Literary Lapses). Traduites de
l'anglais et présentées par Michel Crestien. Paris.
R. Laffont (1963) 273 p., 19 cm. (Collection Pavillons)

L'humour américain. (brochure) s.d.

Leacock. Traduit de l'américain par Francine Sternberg.
Paris, Julliard (1966) 239, (3 p.) (Humour secret, 9)
Recueil de textes choisis dans l'oeuvre de l'auteur.

Mémoires d'une jeune fille victorienne. "My Victorian Girlhood".
Présentation et traduction de Jean Gattégno. Dessins de
Raoul Mouillard. Paris, M.J. Minard, aux Lettres modernes,
1964. 63 p. (Passeport, 8)
Texte en anglais, avec traduction française en regard.

OEUVRES TRADUITES EN FRANÇAIS

Anthologie des meilleurs humoristes anglais et américains.
Le titre dans le brouillard. Maurice Dekobra. Paris,
Flammarion (1927) 286 p., 18cm.

Comprend la traduction française des extraits des textes
suivants:

Getrude the Governor; Guido the Clerk of Court;
A Romance of Chivalry; Memoirs of Marie Mashedough;
Soaked in Seaweed; or, Upset in the Ocean.

Les chefs-d'œuvre du genre. Rassemblés et présentés
par Jacques Sternberg, Jacques Bergier et Alex Gault.
Paris, Editions Pléiade, 1964.

Histoires humoristiques (Literary Japses). Traduites de
l'anglais et présentées par Michel Crestien. Paris,
R. Laffont (1962) 272 p., 19 cm. (Collection Pavillons)

L'humour américain. (Brochure) s.d.

Lescock. Traduit de l'américain par Françoise Sternberg.
Paris, Julliard (1966) 239. (2 p.) (Humour secret, 2)
Recueil de textes choisis dans l'œuvre de l'auteur.

Mémoires d'une jeune fille victorienne. "My Victorian Girlhood".
Présentation et traduction de Jean Gattegno. Besoins de
Renouveau. Paris, M.L. Minard, aux lettres modernes,
1964. 62 p. (Passport, 8)
Texte en anglais, avec traduction française en regard.

5005
5006
5007
5008
5009
5010
5011
5012
5013
5014
5015
5016
5017
5018
5019
5020
5021
5022
5023
5024
5025
5026
5027
5028
5029
5030
5031
5032
5033
5034
5035
5036
5037
5038
5039
5040
5041
5042
5043
5044
5045
5046
5047
5048
5049
5050
5051
5052
5053
5054
5055
5056
5057
5058
5059
5060
5061
5062
5063
5064
5065
5066
5067
5068
5069
5070
5071
5072
5073
5074
5075
5076
5077
5078
5079
5080
5081
5082
5083
5084
5085
5086
5087
5088
5089
5090
5091
5092
5093
5094
5095
5096
5097
5098
5099
5100

BVA